Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 15

Artikel: Arithmétique
Autor: Fuster, Ch.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225772

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Mon nid est fait, dit Marienne, bien seule,
J'y resterai, ce printemps, pour chanter.
Jamais, jamais, laisserai mon aïeule,
L'aime bien tant que ne la puis quitter.

Mon nid est bien douillet,
De rien n'y vais manquer.
Sifflez ! les oiselets !
Ne puis m'en soucier.

Pour adaptation :
Marc à Louis.

La paix chez soi. — Monsieur (il conduit l'auto et demande d'un ton impatienté). — Eh bien ? Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?... Tu sais bien que je n'aime pas être harcelé quand je suis au volant.

Madame (d'une voix suave). — Oui, mon ami. Ne crois pas que je veuille t'imposer mon opinion. Tu t'y connais mieux que moi. Mais ne trouves-tu pas que ce poteau télégraphique s'avance vers nous bien rapidement ?

ARITHMETIQUE

IL y a un vieux souvenir que je n'ai jamais conté à personne : il est vraiment trop intime et trop doux, — trop puéril aussi, je le sais, je le sens. Mais les choses puériles ne sont-elles pas les meilleures ? C'est en elles que nous demeurons tout entiers ; et, lorsque est venue la vie bruyante, banale, quand nos douleurs se sont racornies comme nos joies, quand la fièvre du travail ou du plaisir nous a brûlés, c'est encore au fond de nos souvenirs d'enfance que nous trouvons un peu de fraîcheur, comme on boit deux gouttes d'eau claire au fond d'un creux de roche où la source ne coule plus.

Oui, je me rappelle qu'autrefois, à trois époques de ma vie, — et chacune touchait l'autre, — j'ai eu trois moyens différents de compter minutes et heures. Un homme d'esprit trouverait là matière à mots charmants, à comparaisons brillantes ; je n'ai pas d'esprit et n'en aurai probablement jamais : je vais écrire la chose bien simplement, avec le cœur au bout des doigts.

Tout petit, c'était avec des cerises que je comptais les minutes de marche. L'école était à huit cerises, l'épicerie à quatre, la rivière à huit cerises, — et ainsi de suite. J'aurais pu calculer, sur cette table fantaisiste, les plus effroyables distances... Ainsi tenez! de la maison à Tombouctou, j'aurais mangé près de cinq milliards de cerises ! C'est ce qui m'explique, après tant d'années, pourquoi, malgré mes goûts aventureux, ma famille s'opposa toujours aux grands voyages... Il aurait fallu trop de cerises!

Plus tard, à quatorze ans, la table arithmétique changea: je me souciais bien des cerises, à présent ! J'étais un homme, puisque je faisais des vers, rimant plus ou moins de trois lettres, et ayant chacun douze pieds en moyenne. J'écrivais des feuilletons littéraires pour un journal qui comptait onze abonnés et trois lecteurs supplémentaires, dont moi. Je subissais déjà, avec une résignation orgueilleuse, l'adorable « supplice de l'album ». Mais ce qui me rendait plus fier encore, c'est que je fumais la cigarette.

Je la fumais en enragé, en triomphateur, en esclave affranchi. Quelle ivresse d'aller sur les promenades, en plein soleil, les jours de foire, quand mon père pouvait me surprendre, et me ramener à la maison par les oreilles ! Il y avait, dans ma jouissance, ce sentiment du danger affronté, qui est si adorablement capiteux. Chaque hardiesse me faisait monter dans ma propre estime ; la belle escalade, — et que ne peut-elle durer toujours !

Toujours est-il que les cigarettes remplacèrent les cerises. Le lycée était à trois cigarettes, le champ de foire à une cigarette, les boulevards à une demi-cigarette. Calcul compliqué, calcul à fractions !

Ce sont les cigarettes qui m'ont donné mes premières et mes seules notions d'arithmétique.

Ah ! que le calcul devint plus doux, trois ans plus tard, quand j'eus un commencement de moustache et un soupçon de fatuité ! J'avais une petite fée qui ne m'aimait peut-être pas, mais qui savait si bien me dire: « Je t'aime !... »

Que faut-il pour être content ? De la lumière, de la tiédeur, le beau soleil dans le ciel bleu. — C'était par un clair printemps, bleu, ensoleillé, lumineux et tiède.

Parfois, les dimanches, nous nous donnions rendez-vous à l'angle de deux routes, tout près de la ville, à côté de la rivière. Que de fois j'étais venu là, jadis, la cerise à la bouche, ou bien la cigarette aux lèvres! C'était un endroit tout blond, un de ces paysages qui vous enveloppent, vous réchauffent et vous câlinent le cœur. Les coteaux dévalaient, par une pente facile et molle, jusqu'à l'eau murmurante. Ils étaient couverts de jardins, de pommiers, de pêchers, de cerisiers en fleurs. Plus loin, l'horizon tremblotait dans une chaude buée. Il devenait vague, comme nébuleux, — nébuleux de soleil. Au bas, la rivière coulait, tantôt transparente et bleue, tantôt plus glauque, toujours bruyante. Le chemin courait, pour se mettre à ramper, à tourner, à flâner plus loin, sur le flanc d'un coteau, comme un ruban de mousseline pris entre des velours. A côté du carrefour où nous nous donnions rendez-vous, il y avait un hôpital, — mais cette tristesse disparaissait au milieu de la grande joie des choses... Les choses n'ont jamais été si gaies depuis !

Et c'est là que nous nous rencontrions. Elle arrivait par le chemin de traverse, un peu effrayée, tremblant d'être vue. J'étais trop sot et trop ému pour parler. Elle prenait les devants, elle gazouillait comme une fauvette, elle était frôleuse comme une caille, vive comme un moineau pillard : je l'adorais ; Nous allions, le long de la route étroite et presque déserte, entre les taillis... Nous traversions le petit pont. Quelques pas encore, et nous entrions dans le bois.

C'est alors que commençait la fête ! Nous avions beau faire, nous jurer la plus grave des sagesses, le premier baiser venait toujours au premier tournant.

Elle me disait: « Plus qu'un, — là-bas, derrière cette grosse pierre... » La grosse pierre n'était pas atteinte, que déjà quatre baisers nouveaux avaient effacé le premier.

Nous voulions nous faire une raison. «Un encore, je te permets, — mais seulement quand nous serons à cet arbre mort. » Va-t'en voir s'ils viennent! L'arbre mort surprenait le quatorzième baiser, — et les baisers se suivaient, s'appelaient, se répondaient, devenaient toujours plus longs et meilleurs, jusqu'au moment cruel où la lisière du bois nous inondait d'une clarté brusque. Alors nous nous séparions... On se sépare toujours, dans la vie.

C'est égal, — il était bien court, ce morceau de route, ce coin de chemin dans le bois! Il fallait cinq minutes pour le faire, fût-ce en s'arrêtant devant chaque brin d'herbe. Le même rayon de soleil, entrant par un côté du fourré d'arbres, pouvait presque ressortir par l'autre. Quand j'étais tout petit, l'orée du bois n'était qu'à cinq cerises de la clairière ; plus tard elle ne fut plus qu'à une cigarette : — eh bien ! nous trouvions le temps de nous donner, pendant ces soixante pas, le long de cette forêt en miniature, plus de cent cinquante baisers !

Ch. Fuster.

La Patrie Suisse. — Dans le numéro du 14 avril de « La Patrie Suisse » on trouvera un bel article fort bien illustré sur les Corot du Musée de Genève, une intéressante étude sur les cannes ; les nouvelles. Parmi les actualités : le match de boxe Al Brown-Dubois ; l'ouverture de la Foire de Bâle; la commémoration de la bataille de Naefels. Les lectrices s'intéresseront certainement aux « Intérêts féminins », patrons, filets, tricots, etc.

Fraternité. — Deux gamins se battent furieusement dans la rue. Coups de pieds, coups de poing sont échangés sans les compter.

Une bonne dame, scandalisée, intervient :

— Voulez-vous bien cesser ces manières ! Est-ce qu'on ne vous apprend pas à l'école, que l'on doit s'aimer, même si c'est votre ennemi ?

L'un des deux « costaud » répond :

— C'est pas mon ennemi, madame, c'est mon frangin !

LA GUERRE DES FROMAGES

(Extrait d'un journal humoristique français).

A Lausanne, les délégués de la production fromagère de France et de Suisse se rencontrent afin d'apaiser le conflit qui les divise.

Les fils de la Suisse laitière,
Ces fromages, trop turbulents,
Ont envahi notre frontière
Tant ils se sont montrés coulants.

En notre France hospitalière
Prenant ses quartiers peu ou prou,
Le plus gênant est le Gruyère
Qui chez nous veut faire son trou.

Le Roquefort, lui, se calfeutre
Dans un optimisme béat,
Le Hollande demeure neutre
Et le Cantal reste auvergnat.

Quand l'un chante, quand l'autre pleure
Le Pont-L'Evêque, avec onction,
Mais fier de voir venir... son Eure
Leur donne sa bénédiction.

Et le Brie, en cette aventure
Ne sait plus quel sort est le sien,
Car le Brie étant... de clôture
C'est du Brie, encore, pour rien.

Mais en cette affaire importante
Nos fromages, c'est entendu,
Trouveront un chemin... d'entente:
Un Bien Fait n'est jamais perdu.

Qu'on puisse d'un air noble et ferme
Imité du roi Dagobert,
Conclure l'accord par ce terme :
« Tout va bien ! » *Signé: Camembert*

DORMEZ LA TÊTE AU NORD

C'EST du Japon que nous vient ce conseil. On sait que les anciennes traditions orientales forment un ensemble de préceptes réglant la vie des hommes jusqu'en leurs moindres détails. Voici l'un de ces commandements fixant la position du lit dans la chambre. « Le matelas doit être installé parallèlement à l'axe de la pièce d'habitation, tête des habitants du côté Nord. Si l'on agit autrement, on offense les génies, et, pour se venger ils vous jettent le mauvais œil. »

Il faut naturellement interpréter scientifiquement les expressions poétiques que les Japonais ont mises dans ce commandement.

Et le Docteur Regnault, de Toulon, s'est attaché à l'étude du sommeil et ses conclusions rejoignent entièrement celles de la vieille tradition japonaise.

« Dormez la tête au Nord », dit-il. Et les raisons qu'il invoque ne sont pas tellement différentes de celles des vieux poètes nippons.

On sait l'influence que le Nord (pôle magnétique) exerce sur beaucoup de phénomènes. C'est ainsi que l'aiguille aimantée de la boussole se tourne toujours obstinément vers cette direction. C'est que du Nord nous viennent des répercussions électro-magnétiques qui, sans que nous nous en doutions, exercent sur notre organisme une influence sensible.

Or, quand nous sommes couchés et que nous avons la tête au nord, notre résistance à ces influences extérieures se trouve à son maximum. Et nous nous endormons très facilement.

Une explication du sommeil donnera peut-être plus de clarté à cette assertion.

Il y a dans l'air, toujours d'après le Dr Regnault, une différence de potentiel de un volt par centimètre d'élévation au-dessus du sol. Donc chez un homme qui mesure 1 m. 70 de hauteur, il se produit une différence de potentiel de 170 volts entre ses pieds et sa tête, lorsqu'il est debout. C'est cette inégalité de potentiel qui maintient l'activité du sujet et l'équi-